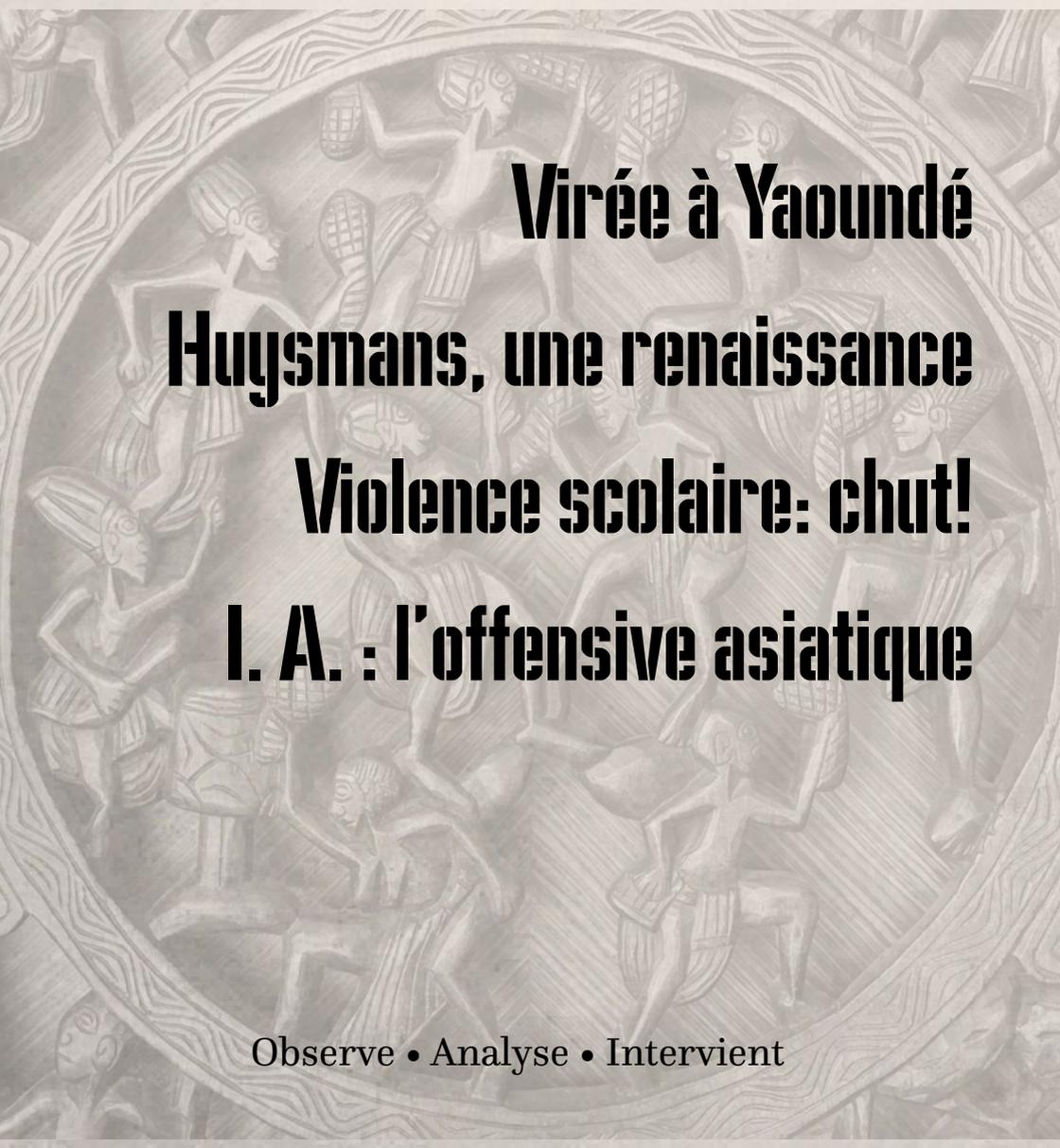


ANTI**Q**RESSE

N° 208 | 24.11.2019



Virée à Yaoundé **Huysmans, une renaissance** **Violence scolaire: chut!** **I. A. : l'offensive asiatique**

Observe • Analyse • Intervient



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

L'arche de Noé s'est posée à Yaoundé

CARNET DE ROUTE D'UNE EXCURSION INATTENDUE: LES 48ES ASSISES DE L'UNION DE LA PRESSE FRANCOPHONE AU CAMEROUN.

Lorsque M. Jean-Pierre Molliet m'a contacté pour me proposer de faire partie de la délégation suisse aux Assises de la presse francophone, ma première pensée a été pour la belle devise que nous a adressée notre lecteur Bruno Borghi: «En ces temps orwelliens, l'Antipresse, c'est LA presse.» Eh oui, cette invitation m'a confirmé que ce qui était au début une simple lettre aux amis est devenu un «média» à part entière, participant de manière directe à cette évolution-hybridation qu'il est convenu d'appeler les «nouveaux médias». Cette virée camerounaise est mon premier séjour — trop bref — en Afrique noire. Ce carnet de route mêle mes observations personnelles aux réflexions plus générales suscitées par les rencontres et les débats auxquels j'ai participé.

DIMANCHE 17 NOVEMBRE

On ne nous avait pas menti, la nuit africaine est plus sombre que la nuit d'Europe — et elle tombe bel et bien comme un couperet. L'avion s'est posé dans le noir complet, on ne voyait aucune lumière, pas même le marquage de la piste. Après d'interminables va-et-vient assortis d'ordres contradictoires au sujet de l'obtention des visas de courtoisie, nous nous sommes embarqués dans des bus en direction du centre-ville. On traverse des kilomètres de bidonvilles, puis de faubourgs modestes faits de maisons basses avec, chacune, une ampoule chevrotante dans l'entrée. Même l'éclairage public est comme atténué. Les bourgades de Bosnie, au plus fort des combats, étaient mieux éclairées: cette pensée m'est venue d'emblée, Dieu sait pourquoi. Beaucoup de ces

maisonnettes font office de petits magasins ou de cafés. Devant, sous le porche ou dans la véranda, sont assis des hommes en assemblées compactes, comme s'ils complotaient, et ils boivent de la bière. J'aurais voulu faire un tour, un de ces soirs, dans ces auberges de fortune, les conversations doivent y être animées. Mais on me dit qu'il n'est pas très recommandé de fureter dans cette ville la nuit.

LUNDI 18 NOVEMBRE

Sitôt débarqué de l'avion, j'ai été frappé par cette senteur de bois brûlé qui serait commune à toute l'Afrique. Ce matin, j'ai ouvert la baie de ma chambre climatisée au septième étage et elle a immédiatement été envahie par l'odeur du feu. Comme si on boucanait quelque chose à côté de moi. Je profite de la journée pour faire connaissance avec les collègues et marcher un peu aux alentours. La ville est laide, comme jetée à la hâte dans une friche, au milieu de la forêt. Les métropoles subtropicales sont la preuve de faillite la plus éclatante de la civilisation du nivellement global. Les visages et les couleurs sauvent la mise. Ils restent humains *malgré* le béton bâclé qui les héberge.

UPF. Je rencontre ici beaucoup de gens chaleureux, expérimentés, intrépides, aux horizons culturels, professionnels très divers. L'UPF a quelque chose d'une arche de Noé. En tant qu'*outsider*, je fais une découverte précieuse: celle des réticences intestines de la profession face au nivellement, aux pressions et à l'ap-

pauvrissement dont elle est l'objet dans les médias de grand chemin. Les Occidentaux de cinquante ans et plus ne s'attendaient sans doute pas à se retrouver dans les tenailles de la compromission comme leurs confrères soviétiques de l'époque. Ils n'y étaient donc pas préparés. Chacun affronte seul ce défi éthique, chacun choisit (quoi qu'on en dise) de quel côté de la *force* il va basculer. Le plus cuisant est de voir ceux qui noient ce dilemme dans l'agnostologie, l'ignorance volontaire. Je note aussi que le personnel des «poids lourds» — *Le Monde, Le Figaro, L'Obs* etc. — brille par son absence. «Au fond, me dira Myret Zaki, on constate que dans les rassemblements de journalistes pour parler des problèmes de notre métier, le personnel de l'establishment est rarement investi et présent en force.»

MARDI 19 NOVEMBRE

Bien que parfait novice, j'ai l'honneur de modérer la première table ronde. *L'émotion dans les médias, frein ou atout pour l'information?* Sur cette question, ma religion est faite: «les deux, mon général», mais la manière dont les «professionnels de l'information» traitent ce dilemme m'intéresse profondément. A mes côtés, mon amie Myret Zaki, Latéfa Akharbach du Conseil supérieur de la communication audiovisuelle (CSCA) (Maroc), Mehdi Khelfat, responsable «Monde» à la RTBF, François-Xavier Budim'bani Yambu, professeur de journalisme à l'université catholique du Congo et Jean

Claude Allanic, ancien médiateur de France 3. A certains moments, j'oublie mon rôle de modérateur tant les témoignages me font réfléchir, en particulier l'illustration, par Allanic, d'un traitement intègre et d'un traitement démagogique d'une même séquence vidéo; ou l'énumération des valeurs que les acteurs de l'information devraient toujours avoir en tête, par le professeur Budim' bani.

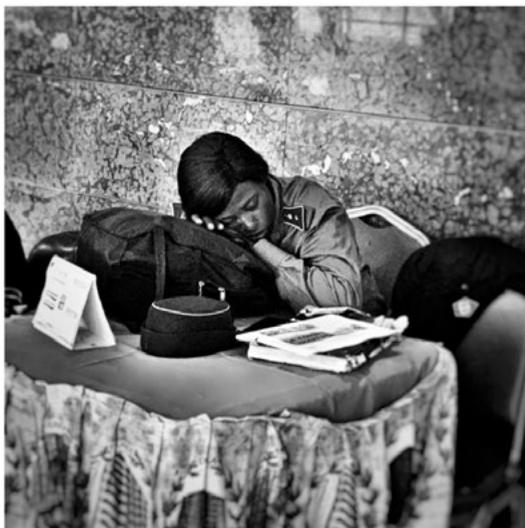
Juges et parties. Les débats sont tous intéressants, denses, concrets, suivis avec une attention passionnée. (On peut les visionner sur la page Facebook de l'UPF). Cependant, quelque chose me gêne dans le thème de cette année. Quelle place pour l'émotion dans l'information... On pourrait expédier le sujet en cinq minutes. Sur LinkedIn, réponse concise de mon ami Patrick Vallélian, fondateur de l'excellente plateforme de *slow journalism* Sept. info: «Aucune.» Pourtant, Dieu sait si Sept diffuse de l'émotion — et si on y est scrupuleux sur la qualité et l'intégrité des contenus. Voilà d'où vient cette gêne: on a posé l'«émotion» comme un objet d'étude, une variable d'une équation, comme des puritains parleraient des plaisirs de la chair. Alors même qu'on ne fait rien sans elle, que toute *narration* d'une nouvelle suppose une dose d'émotion, par le choix de l'angle de vue, des mots, du ton...

Le journalisme moderne est gangrené par une *idéologie de l'objectivité* qui — le chemin de l'enfer étant pavé de bonnes intentions — aboutit à son contraire, le règne de la

manipulation et de l'arbitraire. Avec le «fact checking», le détachement plus ou moins feint, on entretient le mythe d'une information impersonnelle, comme arrivant de Sirius. Dans les faits, on prépare le remplacement des journalistes par des algorithmes. Personne ne veut voir que le journalisme ne se décrédibilise pas par l'excès de subjectivité, mais son *rejet*. Il se meurt par manque de voix inimitables, de caractères et de «tranches». Les petits technocrates de l'information sont d'ores et déjà remplaçables par de l'intelligence artificielle. Les journalistes de valeur allient le respect des faits à une vision du monde trempée et affichée!

Émotion, arme de guerre. L'exposé inaugural d'Anne-Cécile Robert, du *Monde diplomatique*, m'a frappé par sa netteté et son audace. A entendre et rencontrer de telles personnes, on a le sentiment que deux fonctions se côtoient dans une même profession, et qu'elles s'opposent de plus en plus. D'un côté, les «communicants», dociles serviteurs du pouvoir, dont la caractéristique première est l'incuriosité, et immédiatement après elle la vigilance policière à l'égard, justement, des trop curieux, prestement taxés de complotistes. De l'autre côté, ces mêmes curieux, qui s'efforcent de faire leur métier *malgré* le rôle complaisant qu'on s'efforce de leur faire jouer.

Serment d'Hippocrate. Par-delà les digressions et les introspections qui brouillent le paysage, la condition de journaliste est semblable à



PHOTOBIORAPHIE DE SLOBODAN DESPOT, YAOUNDÉ, 11/2019

celle du médecin. Elle est encadrée par de fortes exigences éthiques. Comme les médecins, les journalistes sont de plus en plus poussés à les bafouer, et par un même système avide et prédateur orienté uniquement vers le pouvoir et l'exploitation universelle (le *Gestell* de Heidegger). La différence, c'est que les médecins n'organisent pas de colloques pour

analyser leurs petites et grandes compromissions.

Le complotisme, dans l'univers médiatique, n'est de plus en plus souvent que l'autre nom de la curiosité professionnelle. On vous prie d'en rester au niveau phénoménologique. De surdécrire le «comment» pour ne pas aborder le «pourquoi» des choses. La gêne viscérale d'un

certain nombre de journalistes lorsqu'on leur parle du rôle des services secrets et des ONG dans la conduite des manifestations «populaires» témoigne de ce conditionnement. De même leur malaise lorsqu'on leur parle du sort de Julian Assange, qui a pourtant assuré les beaux tirages de bien des journaux.

Le cas Assange, on ne l'avait pas vu venir, rivé qu'on était à l'apparence et non au sens. L'action de WikiLeaks vise justement à dévoiler la nature des choses par l'argumentation la plus incontestable, celle des faits bruts. Ce qui aura été à ce jour la plus efficace entreprise d'information du XXI^e siècle a bouleversé la conscience du monde sans le moindre gramme de pathos ni d'émotion. L'attitude vis-à-vis du sort de son fondateur est un outil sûr pour distinguer ce qu'il reste de réels journalistes — ceux qui sont leur propre voix et leur propre plume — des *communicants* — qui sont la voix et la plume de ceux qui les paient.

L'émotion comme sédatif. Dans un journalisme qui se respecte et qui respecte son client, l'émotion doit se trouver à l'arrivée du message, et non au départ. La surcharge émotionnelle des médias de grand chemin n'est que superficiellement liée à la «concurrence» des réseaux sociaux (un vecteur dont eux-mêmes usent et abusent). Elle est surtout là pour masquer par la diversion nerveuse le conformisme et la pauvreté des contenus. Anne-Cécile Robert a consacré un livre à l'émotion comme arme de guerre. Elle rappelle des

évidences si brutes qu'elles en sont devenues politiquement incorrectes, tant il est vrai que nous sommes arrivés à l'époque prédite par Chesterton «où le fait d'appeler un triangle une figure à trois côtés sera poursuivi comme une hérésie». L'émotion dans l'information n'est pas un excitant, c'est un sédatif. Elle démobilise et dépolitise. «Indignez-vous!» ordonnait d'une voix vibrante un militant hypersensible et cacochyme. On a acheté sa brochure, on s'est indigné et... quoi? Le niveau de réactivité civique des populations ainsi «indignées» n'a fait que baisser jusqu'au zéro absolu. L'hyperclasse l'a très bien compris. Elle vous abreuve d'émotions, y compris *contre elle-même* — tout passe pourvu que la logique, la raison et la volonté restent hors jeu. Le philanthro-capitalisme des milliardaires — incarné notamment par sa nouvelle prêtresse Greta Thunberg — est l'aboutissement naturel du journalisme bien-pensant et bien-sentant. *C'est une rhapsodie du changement dont le but est que surtout rien ne change.*

L'émotion est mobile et malléable comme le pinceau du projecteur sur une scène de théâtre. Elle moralise tout. La transformation des enjeux politiques et sociaux en enjeux moraux est le meilleur moyen de les éteindre. *Le sociétal est la mort du social.*

La Stratégie de l'émotion complète la *Stratégie du Choc* de Naomi Klein. La conversation de son auteure est vivifiante. On se dit que la bêtise de convention n'a pas encore tout



PHOTOBIOGRAPHIE DE SLOBODAN DESPOT, YAOUNDÉ, 11/2019

envahi. Que quelques arches de Noé surnagent dans ce déluge.

MERCREDI 20 NOVEMBRE

J'ai provoqué un petit tollé lors de la deuxième table ronde en comparant les mouvements de masse de ces dernières années à des vols d'étourneaux. La nuée est compacte, mobile, elle coordonne parfaitement

ses mouvements... mais elle n'a pas de tête. A mes yeux, un mouvement destiné à changer les choses *démocratiquement* se distingue d'une *masse sans tête* par des revendications précises et par un groupe de leaders représentatifs, responsables et à ce titre éventuellement arrêtés. Cela n'entre plus du tout dans les vues nébuleuses des chantres de la

démocratie des foules. A creuser un peu, on se rend compte que cette «démocratie» idéale est un esprit, un parfum, une pure idée. Si vous les mettez au pied du mur: «Vous êtes donc pour la volonté absolue de la majorité telle qu'exprimée dans la rue?», le dialogue dérive aussitôt vers les aménagements (mis en place par *qui?*). Si vous demandez où et quand ces révolutions, depuis le renversement de Milošević en 2000 jusqu'en Ukraine, Algérie ou Hong Kong, ont abouti à une *amélioration concrète et durable de la représentativité populaire*, c'est encore une fois le silence. Il apparaît en fin de compte que la poursuite de la *Démocratie* (avec grand D) s'apparente au lièvre mécanique des courses de lévriers. On fixe l'attention et le désir de la troupe sur une proie qu'elle n'atteindra jamais.

JEUDI 21 NOVEMBRE

En route pour l'aéroport, cette fois de jour. Les embouteillages nous font avancer au pas. Le chauffeur du Hilton, qui connaît son affaire, nous emmène à travers des bidonvilles invraisemblables, emplis d'une humanité bruyante, torse-nu, affairée. Après plus d'une heure de route au pas, nous sommes bloqués sur le bas-côté de la route par un sergent autoritaire. Un convoi présidentiel est annoncé et il s'agit de lui faire face. «Je ne veux voir aucun véhicule le long de cette avenue», braille le sous-officier zélé qui fait la circulation. On oublie trop vite qu'un des charmes des régimes autoritaires, c'est qu'ils permettent à chacun de

leurs rouages d'être un micro-potentat dans son petit rayon d'action. Pendant que nous attendons, au crépuscule, le passage du bastringue officiel, je descends de voiture et tombe sur un jeune albinos qui sort de l'école. Il contemple la scène, étrangement calme et détaché. Sont-ils encore persécutés comme jadis, ces Noirs à la peau blanche? L'apparition presque irréelle de cet être rare fait mystérieusement chaud au cœur. Au check-in, pour deux ou trois kilos de trop dans mon bagage à main (je voyage sans valise), j'ai été contraint de céder la *Panthère des neiges* de Sylvain Tesson que je me réjouissais de dévorer durant le voyage. Le Renaudot 2019 est maintenant entre les mains d'une employée des Aéroports du Cameroun qui m'a semblé fort réjouie du cadeau. On a décollé pour Douala, puis Roissy, avec un bon retard. L'équipage lui-même a été bloqué sur la route de l'aéroport par le ballet des convois officiels... J'espère retrouver, dans les années à venir, cette arche de Noé ambulante. Malgré toutes ses crises, le journalisme est l'autobiographie de l'humanité, rédigée au fil des jours. Tant qu'il restera de vrais journalistes, la civilisation pourra se regarder en face.

Mes remerciements vont à Jean-Pierre, Philippe, Khadija, Zara, Margareta et à toute l'équipe de l'organisation qui s'est dépensée sans compter pour mettre sur pied ces échanges.

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Huysmans, le pistolet ou la croix (1)

SERAIT-CE PUR HASARD OU RETOUR EN GRÂCE? TOUJOURS EST-IL QU'EN CETTE FIN D'ANNÉE, HUYSMANS, QUI N'EST PLUS GUÈRE LU QU'À TRAVERS LES LECTURES OBLIGATOIRES DU CYCLE SCOLAIRE, SEMBLE BIEN REVENIR AU PREMIER PLAN. ÉCRIVAIN MAJEUR EN SON TEMPS, MAIS AUSSI CRITIQUE D'ART ET LITTÉRAIRE AVERTI, HUYSMANS FUT ÉGALEMENT LE PREMIER PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE GONCOURT, DE SA CRÉATION EN 1900 JUSQU'À SA PROPRE MORT, EN 1907.

Du 26 novembre 2019 au 1er mars 2020, le musée d'Orsay lui consacra une exposition intitulée *Huysmans, critique d'art. De Degas à Grünewald, sous le regard de Francesco Vezzoli*. De son côté, «La Pléiade» vient de publier *Huysmans. Romans et nouvelles*(1), qui contient les œuvres produites entre 1874 et 1895, en excluant les deux romans postérieurs, *La cathédrale* (1898) et *L'Oblat* (1903). Et pour finir, les Éditions de L'Herne ont réimprimé et remis en vente le «Cahier de l'Herne» sur Huysmans(2), assorti d'une bande avec une citation de Michel Houellebecq: «*Il aurait pu être un vrai ami pour moi*». Effectivement, après Jean-Paul Sartre et le Roquentin de *La Nausée*(3), Michel Houellebecq avait ressuscité M. Folantin, l'anti-héros d'*À vau-l'eau* (nouvelle publiée en 1882) dans *Extension du domaine de la lutte*, puis dans *Plateforme*(4), avant de se ressourcer dans *En route* (1885), premier volet de la «trilogie de la conversion», pour son roman *Soumission*(5). Mais avant de parler de l'œuvre, comme à l'accoutumée voyons déjà un peu qui était l'homme.

Né le 1er février 1848 à Paris, d'un

père lithographe d'origine hollandaise — qui obtiendra la nationalité française quelques mois plus tard — et d'une mère française et institutrice, Charles Marie Georges Huysmans choisira plus tard Joris Karl comme prénom d'usage, assumant ainsi ses origines et ses ancêtres peintres flamands(6). Reçu au baccalauréat en 1866, Huysmans est engagé comme employé de sixième classe au ministère de l'Intérieur, où il fera toute sa carrière, gravissant les échelons de l'administration. Il entame par ailleurs des études de droit. Son premier article, un compte rendu d'exposition, paraît l'année suivante, en 1867. En mars 1870, il est enrôlé dans la Garde nationale mobile de la Seine, quelques mois avant que la France déclare la guerre à la Prusse. Il sera mobilisé jusqu'en mars 1871. Travaillant à Versailles, il ne découvre qu'en juin les désastres de la guerre civile: la Commune de Paris vient de se terminer.

C'est à compte d'auteur qu'en 1874 il publie son premier recueil de poèmes en prose, *Le drageoir à épices*(7), qui lui vaudra quelques mots élogieux de Théodore de

Banville. En 1875, il commence à collaborer à des revues: *Le Musée des deux mondes* et *La Chronique illustrée*, dont il est rédacteur en chef des cinq numéros qui paraîtront. Dès 1876, il sera l'un des grands promoteurs de la peinture impressionniste, faisant l'éloge de Pissarro, Monet, Renoir, Caillebotte et surtout Degas dans le compte rendu de «L'exposition des Impressionnistes» publié dans *La Gazette des amateurs*. C'est l'année où il rencontre Zola: il fréquentera longtemps la maison de Médan achetée par Zola, fera partie du «groupe de Médan» jusqu'à sa rupture avec le naturalisme en 1884, et sera l'un des six contributeurs au recueil de nouvelles *Les soirées de Médan*(8) publié en 1880, aux côtés

de Zola et Maupassant, entre autres, dans lequel chaque récit illustre un épisode de la guerre de 1870.

Son premier roman, *Marthe, histoire d'une fille*, est publié en 1876(9). Le livre sera l'objet d'une brouille avec Edmond de Goncourt, celui-ci reprochant à Huysmans sa trop grande ressemblance avec son roman *La Fille Élisa*. Huysmans aura beau plaider que son roman est paru avant celui de Goncourt, et qu'il n'a donc pas pu s'en inspirer, rien

n'y fera: Goncourt lui en gardera rancune. En 1884, il fait la connaissance de Léon Bloy — avec qui il se brouillera plus tard — et de Gorges Landry (secrétaire de Barbey d'Aurevilly). C'est l'année de la publication d'*À rebours*, qui marque sa rupture avec le naturalisme, «condamné à se rabâcher, en piétinant sur place»,

et dont son ami Mallarmé fera l'éloge. Ils lanceront d'ailleurs ensemble quelques années plus tard une souscription pour venir en aide à Villiers de l'Isle-Adam, très malade et sans ressources.

Il prend ensuite le chemin de la conversion, qui sera effective en 1892: il assiste de plus en plus

régulièrement à des offices catholiques, puis effectue des retraites et commence la rédaction d'*En route*, premier volet de la «trilogie de la conversion». Après la parution du deuxième volet, *La cathédrale*, en 1898, le directeur du personnel du ministère de l'Intérieur — où Huysmans occupe désormais un poste de chef de bureau — écrit au ministre, Louis Barthou, pour lui proposer la mise en retraite de Huysmans, ce que le ministre accepte. Officiellement pour invalidité, mais en réalité,



ODILON REDON, «LE DIABLE»

d'après Huysmans, en raison des «*idées catholiques*» exprimées dans «*ses derniers livres*» : à quelques encablures de la loi concernant la séparation des Églises et de l'État, qui sera adoptée en 1905, il n'est pas bien vu qu'un fonctionnaire de la IIIe République affiche des convictions religieuses.

Pourtant, les catholiques n'apprécient guère *La cathédrale*, reprochant à Huysmans de l'avoir publié par opportunisme, pour ne pas avoir à renier les «*dérèglements*» de ses livres antérieurs. Le livre sera d'ailleurs dénoncé à la Congrégation de l'Index, mais l'affaire n'aura pas de suite.

Dans son testament, Edmond de Goncourt, mort en 1896, exprimait le vœu, au nom également de son frère Jules, décédé en 1870, que fût créée une académie en leur nom. Ce sera chose faite en 1900: en tant que doyen, Huysmans en devient le premier président. Elle compte notamment parmi ses membres Léon Daudet, Octave Mirbeau et les frères Rosny. Elle sera officiellement fondée en 1902 et décernera son premier prix en 1903, année où elle est reconnue d'utilité publique. En 1900 également, Huysmans était admis au noviciat pour l'oblature(10). Après un an de noviciat, il prononça sa profession solennelle d'oblature sous le nom de frère Jean. Il s'installe à Ligugé, qu'il doit quitter en 1901. Il trouve refuge dans l'annexe du couvent des Bénédictines de la rue Monsieur, puis rue Saint-Placide, à partir de 1903. Les douleurs

à la mâchoire dont il souffre depuis plusieurs années se révèlent être un cancer dont il meurt en 1907.

Nous verrons la semaine prochaine ce que fut l'œuvre de cet écrivain se revendiquant comme décadent, dont Barbey d'Aurevilly avait prédit qu'il aurait un jour à choisir entre «*la bouche d'un pistolet ou les pieds de la croix*», autrement dit entre le suicide et la conversion religieuse.

~~~~~  
NOTES

1. Huysmans. *Romans et nouvelles* (Gallimard, coll. «La Pléiade», 2019, édition publiée sous la direction d'André Guyaux et de Pierre Jourde).
2. *Huysmans* (Éditions de L'Herne, coll. «Les cahiers de L'Herne» n° 47, 1985, 2019).
3. Jean-Paul Sartre, *La nausée* (Gallimard, 1938, coll. «Folio», 2001).
4. Michel Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, premier roman de M. Houellebecq (Michel Nadeau, 1994, Flammarion, coll. «J'ai lu», 2010) ; *Plateforme* (Flammarion, 2001, coll. «J'ai lu», 2010).
5. Michel Houellebecq, *Soumission* (Flammarion, 2015, coll. «J'ai lu», 2017).
6. En particulier Cornelis Huysmans (1648-1727), peintre anversoïse dont plusieurs toiles sont exposées au Louvre.
7. Rebaptisé plus tard *Le drageoir aux épices* (Gallimard, coll. «Poésie», 2019).
8. Collectif, *Les soirées de Médan* (1880, Flammarion, coll. «GF», 2015).
9. Nous aborderons plus en détail son œuvre dans notre prochaine chronique.
10. Un oblat est un laïc qui se donne à un monastère qui l'accueille.

## Sur la violence en milieu scolaire

**E**N SUISSE COMME EN FRANCE ET UN PEU PARTOUT AUJOURD'HUI EN EUROPE OCCIDENTALE, LA VIOLENCE EN MILIEU SCOLAIRE EST UN SUJET DE PRÉOCCUPATION CROISSANTE POUR LES AUTORITÉS. ENFIN, C'EST CE QU'ELLES DISENT. CAR ON POURRAIT SE DEMANDER SI CELA LES PRÉOCCUPE AU FOND TELLEMENT. CE QUI LEUR FAIT SURTOUT SOUCI, C'EST QUE CELA NE S'ÉBRUITE.

A Genève, par exemple, les enseignants ont l'interdiction stricte de parler de ces choses à la presse (1). A ne pas confondre, bien sûr, avec l'omerta. Pascal (11<sup>e</sup> Provinciale) ironisait sur le zèle «qui s'irrite contre ceux qui accusent des fautes publiques, et non pas contre ceux qui les commettent». Mais il ignorait la nécessité où se trouvent parfois les autorités d'occulter certaines vérités désagréables, en particulier lorsque la manifestation de telles vérités pourrait avoir pour effet de les contraindre à admettre qu'elles se sont trompées dans leurs choix idéologiques et qu'elles seraient dès lors bien inspirées de les abandonner : ce que à quoi, on le sait, elles ne se résolvent que rarement. Les principes d'abord. Elles font donc leur possible pour que rien ne filtre.

«Une frilosité que l'on peine à comprendre alors que les problèmes de violence ne s'arrêtent pas au préau de l'école mais concernent toute la société», écrit le journal local (1). Laissons ici de côté la prétendue «frilosité» des autorités et la difficulté alléguée qu'il y aurait à la comprendre (quelle difficulté?), pour relever le lien ici établi entre

la violence scolaire et le reste de la société. Elle concerne, dit le journal, toute la société. La formule est vague. Essayons d'aller plus loin.

### DE QUOI L'ÉCOLE EST-ELLE LE MIROIR ?

On pourrait dire d'abord que l'école n'est pas isolée du reste de la société. Elle devrait l'être peut-être, mais ce n'est de loin pas (ou plus) le cas aujourd'hui. Elle est donc forcément exposée à des influences externes. Autrement dit, on ne peut pas comprendre ce qui se passe aujourd'hui *dans* l'école si l'on ne prend pas également en compte ce qui se passe *en dehors*: au sens, à la fois, où les mêmes causes sont à l'œuvre *dans* et *en dehors* de l'école, et où par ailleurs ce qui se passe *en dehors* de l'école ne reste pas sans conséquence sur ce qui se passe *dans* l'école. La responsable vaudoise de l'école disait il y a deux ans : «*Il faut inscrire l'école dans la modernité (...)* Les enfants que nous formons changeront de métier plusieurs fois au cours de leur carrière»(2). Pas seulement d'emploi, notez-le bien : mais de métier. Dame, le marché a ses exigences. Ne me dites quand même

pas que vous êtes contre le marché. Le marché, j'en suis.

On ne saurait à mon avis parler de la violence en milieu scolaire sans mentionner de telles déclarations. Car elles en dessinent l'arrière-plan. Mettons-nous à la place d'un jeune à qui l'on explique à journée faite qu'il lui faudra changer plusieurs fois de métier dans sa vie, autrement dit, sa vie durant, jongler avec le chômage et l'insécurité, occuper des emplois jetables, etc. Mettons-nous à sa place. Les officiels en rajoutent encore en disant que tout cela est normal, qu'il n'y a en tout cas pas d'alternative à cet état de choses, tout au plus des échappatoires: *Binge drinking*, drogue, jeux vidéo, etc. Comment n'en éprouverait-il pas une bien légitime angoisse, et s'il est un peu lucide de la colère, du ressentiment?

Je ne suis pas en train de légitimer la violence en milieu scolaire: juste de l'éclairer. La société est ce qu'elle est, et surtout elle est ce que l'hyperclasse aujourd'hui au pouvoir a voulu qu'elle soit. J'évoquais dans ma précédente chronique les conditions de vie et de travail des populations à l'heure actuelle dans nos pays, et le fait qu'elles tendent de plus en plus, ces conditions, à se précariser, sous l'effet d'un ensemble de facteurs

dont le moindre n'est pas la volonté affichée des dirigeants de tout subordonner à l'économie, autrement dit au profit. Je citais aussi Paul Jorion, qui n'hésite pas, dans un livre récent, à comparer les conditions de vie en question au servage. Il dit aussi que cela pourrait déboucher un jour sur une révolution. En ce sens, la violence en milieu scolaire joue le rôle de révélateur. C'est un texte écrit en grosses lettres, alors qu'ailleurs il n'est souvent écrit qu'en très petites lettres. Mais c'est le même texte. Car la violence ne se limite évidemment pas au cadre scolaire. Elle est en fait



omniprésente: dans les rues de nos villes, inutile d'y insister, mais également sur les lieux de travail (un burn-out, c'est quoi?), enfin à la maison. Car les violences conjugales (ou

celles, plus graves encore, dirigées contre les enfants) sont aussi interprétables dans cette optique.

Les gens, dieu merci, ne passent que rarement à l'acte, et donc la violence sociale, quoiqu'omniprésente, reste en majeure partie larvée, donc insaisissable. Elle se hume, elle est ce qu'on respire, mais ne se donne qu'exceptionnellement à voir. En milieu scolaire, en revanche, il en va différemment. La violence s'affiche ici ouvertement, qui plus

est sans grande retenue. En un sens, c'est normal. Le contrôle de soi est évidemment moindre chez l'enfant ou l'adolescent que chez l'adulte. Sauf que le visage qu'offre aujourd'hui la violence en milieu scolaire n'a plus rien à voir avec celui qu'elle offrait dans un passé même encore récent. Les enseignants, pour ne parler que d'eux, ne se sentent plus aujourd'hui en sécurité sur leur lieu de travail. C'est ce qu'ils disent (1), et objectivement parlant cela correspond à la réalité. A Genève, puisqu'on en parle, une enseignante a été blessée par un jet de pierre dans un préau d'école. C'est un acte de guerre. Sauf, encore une fois, que cette violence nous en apprend moins sur l'école elle-même que sur la société actuelle dans son ensemble. C'est un miroir grossissant.

### DIVISER POUR RÉGNER

Mais on pourrait aller plus loin encore. Les clivages que la violence en milieu scolaire fait ressortir sont multiples, et dans une large mesure également se chevauchent. Il y a le clivage générationnel, mais pas seulement. Genève est aujourd'hui une société multiculturelle. L'hyperclasse l'a voulue ainsi, maintenant elle l'a. Parfois cela se passe bien, parfois, en revanche, moins bien. Sans oublier la guerre des sexes. Dans les écoles de la Suisse romande, les autorités organisent aujourd'hui des cours d'informatique réservés exclusivement aux filles. C'est un choix. Pour justifier cette entorse au principe constitu-

tionnel d'égalité (car c'en est une), elles invoquent comme prétexte la surreprésentation des garçons dans les métiers du numérique. Cet argument ne tient pas la route. Car alors il faudrait organiser des cours de droit ou de médecine réservés exclusivement aux garçons, au prétexte que les filles seraient aujourd'hui surreprésentées dans les études de médecine et de droit. Ce qu'on ne fait évidemment pas. Comment les populations ainsi discriminées ne vivraient-ils pas de telles situations comme injustes?

Les dirigeants actuels excellent en l'art d'exacerber les divisions au sein du corps social, et lorsqu'ils l'estiment utile à en créer de nouvelles (*divide ut impera*). Ce faisant, la charge de haine, pour l'instant encore latente, ne cesse inexorablement de s'accroître au sein de la société. Un jour ou l'autre, forcément, elle leur explosera entre les mains. On parle ici de la société dans son ensemble. Mais encore une fois l'école en fait partie. Sauf qu'ici le rapport se retourne. L'école reflète peut-être la société d'aujourd'hui, mais à certains égards aussi elle est la société de demain. Ce n'est pas encore la guerre de tous contre tous, même à petite échelle. Mais c'en est une préfiguration possible. Il faut beaucoup de haine pour en venir à lancer une pierre à une enseignante.

---

### NOTES

1. *Le Temps*, 6 novembre 2019.
2. *24 Heures*, 6 avril 2017.

THÉ D'ORIENT par Laurent Schiaparelli

## Intelligence artificielle: un gâteau à partager en trois

L'INDE ET LA CHINE SONT LES DEUX GRANDS RIVAUX DE L'ORIENT. LEUR DIFFÉRENCE DE MENTALITÉ ET D'APPROCHE SE TRADUIT AUSSI DANS LE DOMAINE TECHNOLOGIQUE. IL N'EMPÊCHE: SOUS LA PRESSION CONJOINTE DE CES DEUX CONCURRENTS, LES ETATS-UNIS VOIENT LEUR AVANCE DANS LES DOMAINES DE POINTE FONDRE COMME LA CALOTTE POLAIRE.

On lit régulièrement que la Silicon Valley, dernier bastion de compétitivité américaine, pourrait perdre sa place au profit de la Chine ou l'Inde, laissant sous-entendre que ces deux pays sont de nouveau coupables de siphonner les emplois américains.

La Chine est à nouveau sous les feux de la critique médiatique américaine. La plateforme chinoise de contenus vidéos TikTok, téléchargée plus d'un milliard de fois, est accusée par des sénateurs américains de censurer certains contenus qui seraient défavorables au gouvernement chinois. TikTok a été convoquée devant une commission sénatoriale mais n'a pas daigné y envoyer de représentant.

Apple s'est rendue coupable d'un crime similaire en retirant de son site une application créée pour faciliter aux émeutiers de Hong Kong la géolocalisation des forces de police, dont les autorités de Hong Kong avaient demandé le retrait.

Cette polémique qui rappelle celle du «péril jaune» japonais des années 80-90, révèle la même peur qu'ont les États-Unis de perdre leur primauté, cette fois-ci dans le domaine des

nouvelles technologies (big data, intelligence artificielle (AI), internet des objets (IoT).

### LES INDIENS RÉUSSISSENT MIEUX DANS LA SILICON VALLEY

Montrant une rafraîchissante capacité d'introspection, les médias chinois se sont faits l'écho des préoccupations des entrepreneurs chinois sur les raisons de l'accession des Indiens aux plus hauts échelons de la Silicon Valley, et l'échec relatif des Chinois à réaliser le même tour de force, alors que les Chinois titulaires d'un doctorat d'ingénieur américain sont trois fois plus nombreux que les Indiens.

L'usage de l'anglais est un avantage naturel des Indiens sur les Chinois. Mais leur capacité à s'aventurer hors de leurs fonctions d'ingénieurs, vers des postes de marketing ou de vente, les rend plus versatiles que leurs homologues chinois, qui restent le plus souvent dans leur spécialité d'ingénieur, et rentrent en Chine après quelques années, ce qui ne permet pas la création à la Silicon Valley d'une base d'entrepreneurs chinois transmettant leur savoir-



faire aux nouveaux arrivants. En 2017, les diplômés indiens d'écoles d'ingénieurs restés aux États-Unis pour travailler étaient deux fois plus nombreux que les diplômés chinois.

La politique indienne de développement de l'AI est possiblement une des raisons pour lesquelles les ingénieurs indiens sont plus disposés à faire carrière aux États-Unis.

L'Inde, à cause d'un manque d'investissement, se concentre sur la R&D de l'AI en milieu universitaire, et aspire à devenir le laboratoire mondial de l'AI pour les économies émergentes. Au contraire de l'Inde qui parie plus sur une croissance organique de ces technologies, la Chine suit un plan gouvernemental de développement de l'AI, comprenant des subventions et des exemptions fiscales pour les grands groupes comme pour les start-ups.

Alors que les acteurs publics et privés indiens investissent au total 480 millions de dollars dans l'AI, la seule société chinoise Alibaba y investit 15 milliards.

## LA CHINE EN COMPÉTITION AVEC LE MONDE ENTIER

L'approche chinoise dans le domaine de l'AI est d'investir massivement pour créer des champions nationaux qui domineront ensuite au niveau mondial. Même si les financements originels sont venus de l'État, le secteur privé a rapidement pris le relais dans cet effort prioritaire pour le gouvernement: faire de l'AI le moteur de la prochaine transformation industrielle du pays. En devenant le premier à appliquer l'AI à son industrie, la Chine espère en devenir le leader mondial.

Selon une étude récente, l'écosystème de l'AI aux États-Unis est le plus développé au monde, en termes de financement des start-ups et d'implication des fonds d'investissement, immédiatement suivi de la Chine. Selon Eric Schmidt, l'ancien président d'Alphabet (Google), la Chine pourrait dépasser les États-Unis dans ce domaine dès 2025.

On peut penser que le harcèlement dont font l'objet les sociétés de haute

technologie chinoises aux États-Unis n'a fait qu'accélérer la réalisation de cette prophétie. En effet, avant le déclenchement des hostilités envers la Chine, qui ont fait fondre les investissements chinois aux États-Unis, les Chinois investissaient dans la Silicon Valley principalement dans des start-ups qu'ils projetaient de développer en Chine, donc de rendre profitable presque immédiatement, étant donné la taille du marché chinois et son appétence pour tout ce qui est «en ligne».

La Chine est donc identifiée comme un concurrent des États-Unis, alors que l'Inde, par la faiblesse de ses investissements, et ses effets d'annonce qui souvent ne se traduisent par rien de concret, fait figure de fournisseur de la Silicon Valley en *têtes bien faites*, et de débouché commercial, le marché indien étant plus ouvert que le marché chinois. Cela se constate dans les investissements en R&D réalisés par les sociétés américaines en Inde, trois fois plus élevés que ceux vers la Chine.

#### DEUX STRATÉGIES DIFFÉRENTES MAIS COMPLÉMENTAIRES

La Chine n'a pas de Silicon Valley, mais une quinzaine de villes qui prétendent à ce titre, Beijing, Shanghai, Hangzhou et Shenzhen occupant le haut du classement, avec plus de

16,000 start-ups qui y naissent chaque jour.

L'Inde, consciente de ses atouts humains et de ses faiblesses en capital, a décidé de codévelopper en Chine des corridors de nouvelles technologies, à Dalian, centré sur l'AI, et à Guiyang, centré sur le big data, géré par une plateforme sino-indienne visant à mettre en relation les acteurs de l'AI, de l'internet des objets (IoT) et du big data. Guiyang, qui a initié en 2015 son projet de dominer le marché chinois du big data, est déjà un acteur incontournable, hébergeant les serveurs d'entreprises chinoises (Alibaba, Tencent, Huawei, JD) et étrangères (IBM, Qualcomm, Apple, Foxconn).

La Silicon Valley reste un centre mondial de R&D dans ces technologies, grâce à son accès aux fonds d'investissement qui drainent les capitaux du monde entier vers la Silicon Valley, mais aussi grâce au *brain drain* des chercheurs les plus brillants du monde entier, notamment ceux provenant des deux pays pressentis pour prendre la relève, la Chine et l'Inde.

Il apparaît que les États-Unis ont la même difficulté à accepter, comme dans les domaines géopolitique et économique, qu'un ou deux concurrents très sérieux soient en train d'émerger, alors que cela ne menace aucunement la créativité de la Silicon Valley, et pourrait même stimuler sa compétitivité.

Le magazine de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site [ANTIPRESSE.NET](http://ANTIPRESSE.NET) ou nous écrire: [antipresse@antipresse.net](mailto:antipresse@antipresse.net)

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)

## TURBULENCES

### ECOLE · Le voile islamique, frein à la performance scolaire?

Ce titre est une provocation. Le voile n'est peut-être pas un frein à la performance, mais l'absence du voile constitue un *booster*.

Selon une étude de l'IZA (Institut d'économie du travail soutenu par la Poste allemande), l'interdiction du port du voile dans le système éducatif français aurait *«amélioré les résultats scolaires des jeunes filles musulmanes»*.

Depuis 1994, une circulaire du Ministère de l'éducation avait prescrit le bannissement du voile dans les écoles publiques. Elle a été renforcée en 2004 par l'interdiction légale de l'accessoire. Selon les auteurs de l'étude, Eric Maurin et Nicolas Navarrete, le résultat est indu-

bitablement positif, même si le durcissement légal de 2004 n'a rien apporté.

«La laïcité française est souvent accusée d'aller trop loin dans le respect du principe de neutralité de l'État et de la sphère publique, au détriment de l'exercice de la liberté religieuse. Les conclusions de l'étude appellent à une vision plus nuancée, suggérant que la mise en œuvre de politiques plus restrictives dans les écoles publiques a fini par promouvoir l'autonomisation scolaire de certains des groupes les plus défavorisés d'élèves féminines.»

**Mais encore:**

### RUSSOPHOBIE · Un virus résilient

### MEDIAS · La surenchère d'émotion, est-ce encore du journalisme?

### **Pain de méninges**

#### **LA MORT DU SENS COMMUN, SIGNE DE DÉCLIN**

Une société est en déclin, terminal ou provisoire, lorsque le sens commun y devient la chose la moins commune. Les idées droites y paraissent étranges ou incongrues, et toute pensée qui ne suit pas la courbure admise est considérée comme une manière de plaisanterie.

— G. K. Chesterton

L'Antipresse ne vit que de vos abonnements et de vos dons.

Faites-la connaître autour de vous!

Soutenez cette publication sans égale dans les nouveaux médias!

[antipresse.net](http://antipresse.net)